Document généré le 13 mai 2024 02:29

**Moebius**
Écritures / Littérature

mœbius

# Jeunesse sait

François Couture

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13669ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Couture, F. (1998). Jeunesse sait. *Moebius*, (78), 71–75.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

François Couture

# *Jeunesse sait*

*Pourquoi l'enfant peut-il être intelligent mais encore être démuni de moyen de communiquer ce qu'il désire, ce qu'il pense, et paraître, de ce fait, à une mère intelligente, ralenti et sauvage?*
Françoise Dolto, *Au jeu du désir*

Disons-le d'emblée, j'ai été en quelque sorte outré de recevoir l'invite de Jean et Maryse Forest à participer à ce numéro *S'écrire jeune*. Leur propos était sans équivoque: donnons la parole à la jeunesse, sous toutes ses formes! Mais n'est-ce pas déjà cela, la jeunesse en chacun de nous, qui pousse un écrivain à prendre la plume?... Tout comme je déplore la tenue annuelle de la Journée de la Femme (ou pire: de la secrétaire!), de la Semaine interculturelle ou de la Saint-Valentin, célébrations profanes de notre misogynie, de notre racisme et de notre incapacité chronique à aimer la personne qui partage notre vie, je me suis dit qu'il devait y avoir là trace d'un symptôme, à forcer ainsi la parole de cette jeunesse d'aujourd'hui qu'on dit bafouée.

* * *

Au printemps dernier, à Sherbrooke, j'ai croisé Michel, accompagné de sa femme et de leur jeune fils Xavier. Après avoir discuté un peu avec mon vieil ami, je me suis accroupi pour m'entretenir avec Xavier, âgé d'à peine quatorze mois. J'ai dit, sans changer le ton de ma voix: «Salut, Xavier. Je suis heureux de te rencontrer. Ton père m'a beaucoup parlé de toi, tu sais. Ça va bien?» L'enfant était très préoccupé par son jouet et, pensai-je, ne m'écoutait que d'une oreille distraite. J'ai donc repris ma conversation avec son père. C'est alors que Xavier s'est approché de moi. Il

s'est mis debout, en s'agrippant à mes jambes, et son corps s'est condensé en une sorte d'attente figée. J'ai regardé Michel — comme pour obtenir son approbation — et j'ai pris l'enfant dans mes bras. Après m'avoir considéré un moment, il s'est abandonné avec confiance, laissant reposer sa tête sur mon épaule gauche. «Mon Dieu, c'est la première fois qu'il fait ça!», a laissé échapper la femme de Michel. Gêné par son amère surprise, j'ai remis Xavier par terre. J'étais probablement le premier être humain qui lui parlait comme on parle à un adulte. Pas surprenant qu'il m'ait instantanément manifesté son amour.

* * *

Ti-cul, gesticulant et criant, je voulais souvent participer à ma façon aux discussions des plus vieux. Mon père, porte-parole de l'agacement généralisé des mononcles et des matantes, me reprochait alors de vouloir «jouer aux adultes». Il soulignait par là — sans le savoir — que le jeune que j'étais, puisque mes parents ne m'ont pas trop empêché de grandir, *désirait vieillir*. J'ai eu l'intuition de ce désir pour la première fois pendant un gala *Miss Universe*, il y a plusieurs années, *live from* la Thaïlande. Le concept de présentation des *misses* était simple, touchant: à chaque concurrente était jumelée une Thaïlandaise de quatre ou cinq ans, vêtue exactement comme la *miss*. Il fallait voir ces fées miniatures, littéralement happées par les femmes au moins deux fois plus grandes qu'elles, foyers où convergeaient tous les regards: «Wow!!! C'est ça, être grande!» Dans une souhaitable anticipation, elles *étaient* femmes. Ainsi les fillettes qui se maquillent selon le rituel qu'elles ont appris en observant leur mère; ainsi les garçons tout fiers de recevoir leur premier rasoir électrique en cadeau, preuve de leur virilité-en-devenir reconnue: tu peux être un homme maintenant. Si les enfants désirent vieillir, pourquoi, devenu adulte, s'entêter à se penser jeune à tout prix?

* * *

JEUNE. Signifiait autrefois «en bas âge». *XX^e^ siècle*: 1. Poids imaginaire à des arguments qui n'en ont pas réel-

lement. *Écoute, le jeune...* 2. Mécanisme de défense contre la vérité qui sort de la bouche des moins âgés. *Bah! tu es encore jeune, tu vas penser comme moi un jour.* 3. Argument de vente. *Jeune veuf de 53 ans cherche femme début cinquantaine pour retrouver l'enfant en soi.* 4. Voie d'évitement de sa propre bêtise. *J'étais encore jeune, à cette époque.* 5. Mensonge qu'ont trouvé les directeurs d'entreprise pour repousser les talents qui poussent. *Nous cherchons de jeunes programmeurs avec au moins cinq ans d'expérience.* 6. Refoulement des inéluctables modifications physiques et psychiques qu'impose le vieillissement du corps. *J'ai encore le cœur jeune!* 7. Récipient pour excès de nostalgie. *Profites-en pendant que tu es encore jeune.*

* * *

Un soir, dans le métro de Montréal, j'ai aperçu une femme noire de seize ans vêtue à la dernière mode: pantalons pattes d'éléphant *strech* bleu pâle, manteau d'hiver argenté, bottes à talons de quatre pouces, ongles peints et faux-cils démesurément épais et recourbés. Elle était d'une extrême beauté, d'une féminité en pleine assomption. Elle avait seize ans, j'en ai au moins vingt-sept. J'ai déjà une femme, et nous avons des projets. C'est pourquoi, à ce moment précis de ma vie, j'ai fait le deuil de ma jeunesse, *no man's land* de l'univers des possibles.

* * *

Petit exercice pratique: si par bonheur un enfant que vous ne connaissez pas vous adresse la parole (depuis qu'on leur rabâche le *ne parle jamais aux inconnus*, c'est plus rare), vouvoyez-le. Et observez.

* * *

J'étais avec ma femme, sa mère, son oncle et sa tante, de même que leurs deux magnifiques enfants, Jessica et Alexandre. La discussion, très animée: l'influence de la télévision sur la violence des enfants. Ma belle-mère — forte d'une étude publiée dans le dernier numéro de *L'Actua-*

*lité*, pour laquelle un chercheur a scruté des enfants pendant des dizaines d'années, au terme desquelles il a prouvé hors de tout doute l'effet néfaste de la télévision sur l'agressivité des enfants — s'obstinait, en bonne psychologue, à croire que la télé et les jeux vidéos banalisaient la violence. Je lui rétorquai, d'une part, que je n'avais pas besoin des statistiques pour me faire une opinion — on n'a qu'à parler directement aux enfants pour savoir — et que, d'autre part, ceux-ci savaient pertinemment faire la différence entre la télé et la *vraie vie*. C'est alors qu'Alexandre, onze ans, s'est fait entendre: «Un jour, papa m'a dit que faire mal à quelqu'un, c'était pas bien. Je le sais, que les robots pis les méchants, dans les jeux vidéos, c'est pas des êtres humains.» Une seule parole d'enfant foutait en l'air cinquante ans de sérieuses recherches en psychologie et, du même coup, l'envolée lyrique de ma belle-mère. Elle et le docteur machin avaient oublié de tenir compte d'une donnée capitale: l'intelligence des enfants qui ont de vrais parents, comme ceux d'Alexandre et de Jessica. Imparfaits, mais parents. Ma conclusion, à la lumière des résultats de cette étude: l'incompétence patente des pères et des mères d'aujourd'hui à transmettre à leurs enfants l'héritage d'une véritable humanité.